

La nuit de son retour, je suis allé de l'autre côté de la frontière helvétique accueillir mon frère à sa descente du train. Quand il m'a aperçu, Jerry a posé sa valise pour m'embrasser, me serrer fort contre lui et me dire qu'il attendait depuis une bonne demi-heure. Alors, j'ai compris que rien n'avait changé depuis son départ, il y a vingt ans. Et tout de suite, sans que j'oublie rien de ce qui nous liait, notre enfance, mon père et ma mère, nos rapports se sont tendus.

Qu'importe, nous sommes restés longtemps sur le quai, dans les bras l'un de l'autre. Mais quand il a relâché son étreinte, il a demandé si j'étais toujours prêt à enlever la fille de mon patron, qui ne répondait pas à mes avances, et j'ai fait oui de la tête.

De la gare, nous avons pris la direction de la montagne. Au pied des pistes, un ancien collègue moniteur de ski m'a ouvert la porte du local d'entretien du train à crémaillère, et Jerry a pu déposer ses affaires dans un sac à dos. Ensuite, j'ai équipé mon frère. Le moniteur a rangé la valise dans un entrepôt et m'a remis une clé de contact. J'ai chargé sur le traîneau notre matériel de randonnée et nous sommes partis, en scooter des neiges de la Compagnie des remontées mécaniques de la Suisse romande, jusqu'au restaurant d'altitude. Le dernier tronçon, nous l'avons parcouru à ski.

Parvenu au sommet, Jerry a demandé à se reposer un temps à l'abri derrière le terminal du télésiège. Il s'est mis à neiger.

J'ai attendu un signe de sa part pour amor-

cer la descente de l'autre versant. Mais Jerry a voulu ouvrir la piste et je l'ai laissé me doubler en lui recommandant de skier moins serré. Avec toutes ces années, il avait peut-être perdu l'habitude de la montagne. On a pris la lisière, puis traversé un champ en pente pour accéder face nord, côté France. La neige redoublait d'intensité. Il a donc fallu se rabattre en direction de la crête. Jerry a enfoncé son bonnet sur ses oreilles. J'ai aperçu son sac à dos, puis plus rien. J'ai suivi ses traces, mais on ne voyait pas à deux mètres. Au bas de la pente, j'ai entendu la toux de Jerry, le cliquetis de ses bâtons contre les pierres, preuve qu'il était déjà à l'abri sous les sapins.

On était loin de la piste. Je lui ai demandé s'il connaissait le chemin, et pourquoi il n'avait pas pris à droite au lieu de nous emmener du côté des chalets d'alpage. Là-bas en dessous, c'est bien les chalets, non, Jerry ? On n'a peut-être pas assez grimpé ? Il a répondu qu'il se méfiait des gardes-frontières. Il avait ôté ses moufles. Avant de les remettre, il a fouillé dans la poche latérale de sa parka. La neige va cesser, c'est annoncé, m'a-t-il dit en indiquant l'écran lumineux de son téléphone mobile. J'ai regardé l'écran. J'ai dit : On aurait pu prendre en oblique dans le champ...

Jerry a sorti un paquet de cigarettes de sa poche. Je me suis tourné vers lui.

Tu ne vas quand même pas fumer ici ?

Et pourquoi je ne fumerais pas ?

Parce que personne n'a besoin de savoir qu'on est là, vraiment personne.

Mais il a allumé sa cigarette. Il a dit : J'ai vécu plusieurs hivers dans la montagne en Afghanistan. Un feu ça se repère, je suis d'accord avec toi, Max, mais pas la flamme d'un briquet.

Il a levé la tête en direction du champ. La neige avait cessé. On apercevait la lune. Il m'a dit : Tu vois les piquets... ? Là-haut... ? C'est la première étape. Il va falloir s'économiser. Il a réglé les bretelles de son sac à dos en me donnant des conseils et en me parlant comme si je ne connaissais pas la montagne mieux que lui, comme si je n'avais jamais travaillé en tant que pisteur au télésiège d'altitude, et comme si je n'avais jamais été moniteur de ski avant de devenir comptable. En fait, ça devait l'amuser de me parler à nouveau sur ce ton, après tant d'années.

La neige envahissait le haut de mes chaussures. J'ai boutonné mes guêtres. Mais Jerry grimpaît déjà. Alors, j'ai suivi. Arrivé au milieu du champ, j'ai scruté la limite des sapins. Jerry

respirait fort. Il a resserré le bas de son pantalon en tirant sur la boucle au-dessus des fermetures de ses chaussures. Il a dit : On aura une heure de retard sur l'horaire prévu, peut-être même deux. Mais ça ira. J'ai répondu que ça n'irait pas, que ça marcherait seulement si on respectait l'horaire. Il nous restait deux heures, pas plus, pas moins. Il a ajouté : Ce sera moins, Max. Il m'a demandé si j'avais repris mon souffle. Mais évidemment, j'ai repris mon souffle ! ai-je répondu, ça fait dix minutes qu'on est là, à mi-pente, à discuter ! Il a regardé la ligne des sapins. Selon lui, il fallait se rapprocher de la lisière, ensuite on obliquerait plein nord. On a repris l'ascension.

À proximité de la crête, il m'a rappelé qu'il avait souvent traversé la frontière à cet endroit, et que, la nature, dans la montagne, elle ne changeait pas. Il a dit : Le grand sapin, là-bas, tu l'as vu il y a vingt ans, eh bien, c'est toujours le même arbre. Alors nous avons franchi le dernier méplat sans trop nous fatiguer. Parvenu au sapin, il a regardé, vers le bas, les monticules de neige soufflés par le vent.

Puis il est parti face à la piste, genoux fléchis, avant d'amorcer son virage. J'ai suivi, spatules relevées. Mes courbes étaient plus amples. J'ai de nouveau perdu ses traces pour

les retrouver en contrebas : il m'attendait au pied d'une roche, les sourcils couverts de givre. Ensuite, on a skié en pente douce dans le creux de la combe, à l'angle du chemin des douaniers et du haut du téléphérique. Il a bifurqué le long de la clairière. En neige fraîche. J'apercevais le triangle brillant cousu sur son sac à dos. Il s'est baissé sous une branche, au ralenti dans la profonde, le temps d'atteindre les premières plaques de glace. On a fait une pause devant la pancarte circulaire portant l'inscription : PISTE NOIRE. Le jour se levait.

Jerry a pris le premier tronçon. Il enchaînait les virages sur la glace. Quelques secondes plus tard, je l'ai aperçu devant les sapins, puis il a disparu dans un couloir entre les falaises. J'ai continué. En dérapage, sans problème. Mais à l'entrée du couloir, j'ai quitté la piste sur une faute de carres. Mon épaule a cogné la paroi. En même temps, j'ai entendu le déclic de ma fixation. Le ski aval s'est détaché. J'ai mordu la neige, j'ai attendu que ça arrête de glisser, couché sur le dos en travers de la pente, tête en bas, cherchant mon ski à tâtons. Je l'ai retrouvé bloqué par une souche. J'ai rechaussé. Je suis descendu en escalier, pas à pas. Mon frère me regardait hésiter entre les troncs.

Tu t'es fait mal, Max ?

Non, pas mal.

J'ai cru que t'étais tombé.

Je suis pas tombé ! J'ai quitté la piste.

D'accord, Max, t'as quitté la piste.

J'ai aperçu de la fumée au-dessus des cimes. Il m'a dit : On est juste au-dessus de la scierie.

Alors, on a pris la pente en dérapage entre les rochers. Au pied de la piste, Jerry a voulu savoir si le fourgon était bien garé à l'endroit prévu. J'ai hoché la tête et je lui ai demandé s'il pensait que ça pouvait réussir. Il a soupiré : Il est trop tard pour s'inquiéter.

Je le sais, Jerry. Toi, tu te poses pas de question !

De l'arrière de la scierie, on apercevait, au loin, le départ du téléphérique. Et plus au sud, les lumières des habitations.

J'ai déchaussé. Jerry aussi. Il a noué les dragones de ses bâtons autour des poignets et il a mis ses skis sur l'épaule. Alors, il est où, ce fourgon ?

Pas plus de deux cents mètres, Jerry.

On a marché sur le goudron, boucles de fixation défaites, en traînant les pieds. Les chaussures de Jerry frappaient lourdement le sol.

Le Ford Transit était parké derrière un

hangar, au premier croisement après la scierie. J'ai sorti les clés et j'ai ouvert la portière. Ensuite, j'ai tendu à mon frère une paire de chaussures de ville.

À la maison, Jerry a d'abord inspecté la chambre de nos parents et il a approuvé mon installation. Mais il a tenu à vérifier que tout était en ordre, si je n'avais pas commis d'erreur.

Plus tard, après un petit déjeuner avalé à la hâte dans la cuisine, il a sorti son paquet de cigarettes. Mais ses doigts tremblaient. Il parvenait tout juste à pincer le filtre. Je me suis aperçu qu'il frissonnait. J'ai débarrassé la table en silence. Il a frissonné de nouveau.

Approche-moi le sac à dos, s'il te plaît, Max.

Il a sorti un tube de médicaments d'une pochette extérieure. Il l'a ouvert et il a pris deux cachets qu'il a avalés sans eau, en annonçant que c'était contre les crises de paludisme.

Je me suis rendu dans le cellier chercher du

bois pour alimenter la chaudière. À mon retour, j'ai entendu un claquement métallique. J'ai sursauté en apercevant l'arme qu'il tenait dans la main.

Je suis resté dos au mur. Il a dit : Desert Eagle. Calibre 50 Magnum. Fabrication israélienne. Il s'est dirigé vers la fenêtre pour scruter la zone autour du chemin de terre qui reliait la maison à la route nationale, avant de ranger son arme sur le côté, sous son chandail. Il s'est tourné vers moi. Mais je n'ai rien dit.

À sept heures vingt pile, montre en main, j'ai sorti le Ford de la cour et nous sommes partis de l'autre côté de la ville. Je me suis arrêté au croisement des pistes de ski et de la scierie. Ensuite, j'ai garé le fourgon le long de la route, derrière un tas de bois, à l'abri des regards.

Le jour était à peine levé. Jerry donnait des coups sur le pare-brise. J'ai aperçu son visage. J'avais dû somnoler un instant au volant. J'ai ouvert la portière et je suis sorti marcher un peu. À mon retour, Jerry m'attendait au bord du talus. Il m'a donné les dernières consignes. Je me suis remis au volant et j'ai déplacé le Ford. Parallèle à la route, toujours derrière le tas de bois. Puis il m'a fait signe. J'ai descendu la vitre côté conducteur.

Il m'a dit : Éteins les phares.

J'ai regardé du côté des habitations au pied des montagnes. Pas une seule lumière.

Ils dorment tous, là-bas.

Il s'est tourné du côté de la scierie. Puis, plus loin, avant le téléphérique, on a vu le chalet de Salomon Pourcelot, mon patron.

Elle va pas tarder, ai-je dit.

J'ai remis le moteur en marche et j'ai ouvert la vanne du chauffage, en poussant la manette au maximum.

Il m'a dit : Coupe le contact.

J'ai froid.

Coupe le contact. Et laisse la vitre ouverte.

Ça risque rien, Jerry !

Tourne la clé, s'il te plaît.

J'ai coupé le moteur. On a attendu. Il a shooté dans un caillou.

Elle sera seule ? T'en es certain ?

Elle est toujours seule. Parfois avec Sauvonnnet. Mais pas aujourd'hui.

Comment tu le sais ?

Il est d'équipe de nuit.

Mon frère est sorti de l'ombre. Il s'est approché...

T'as la cordelette ?

J'ai ouvert la boîte à gants.

Pas de cordelette. Du rouleau adhésif.

Fallait une cordelette.

Il a sorti son arme. Il l'a passée d'une main à l'autre.

T'as trouvé où, un engin pareil, Jerry ?

Ça te regarde pas.

Tu comptes t'en servir ?

Le silence. J'ai regardé ailleurs.

Je parlerai plus de cette arme.

Alors de quoi tu vas parler, Max ?

Tu m'avais dit que tu m'écrirais...

Je me souviens pas.

T'avais promis.

Eh bien, je suis là. C'est mieux qu'une lettre, non ?

Est-ce que, là-bas, t'as une famille ? Une femme ? Des enfants ?

Pourquoi tu dis ça ?

Je me demande...

Alors évite de te poser des questions.

T'as donc bien une femme et des enfants, hein, Jerry ? Je me suis pas trompé ?

Pas de femme, pas d'enfant.

Il m'a conseillé de regarder la départementale du côté du chalet. J'ai aperçu une lueur de phares. Il a enfilé sa cagoule, puis il a traversé la route à hauteur du panneau stop. J'ai mis le moteur en marche et j'ai enfilé à mon tour un passe-montagne. Les phares sont apparus dans le rétroviseur. La Renault Clio de Samantha. J'ai fait signe à Jerry posté derrière une pancarte publicitaire. La voiture a ralenti à ma hauteur. Elle a marqué le stop.

Jerry est sorti de derrière la pancarte et il a traversé la route. Il a ouvert la portière conducteur de la Clio. Son buste a disparu dans l'habitacle. La voiture a calé. J'ai manœuvré

le fourgon le long de la ligne blanche au bord de la chaussée. Les cris de Samantha me sont parvenus. Il la tirait par les cheveux hors de la cabine et elle se débattait. Je suis sorti. J'ai actionné la porte coulissante du Ford. Cette fois, il tenait Samantha contre lui, la main sur la bouche. Elle continuait à s'agiter, alors, il a donné un coup. Il l'a jetée dans le Ford. Samantha a glissé sur le carton posé au sol, il l'a suivie. Sans un mot. Elle se débattait toujours. Il l'a immobilisée et elle a encore poussé un cri. J'ai refermé la porte à glissière. J'ai rangé la Clio sur le bord de la route. Je suis remonté dans le Ford.

Nous avons roulé trois kilomètres. Ça bougeait dans mon dos. J'ai stoppé le fourgon et j'ai tiré la porte coulissante. Samantha gisait sur le côté, un ruban adhésif en travers de la bouche, les mains nouées derrière le dos. Il était assis à côté d'elle, à même le carton. Il est sorti. Il a enlevé sa cagoule pour respirer l'air frais du matin.